

William Cliff, né André Imberechts

Il eut la chance et le mérite d'être découvert par Raymond Queneau qui le publia chez Gallimard. Ce fut immédiatement la consécration pour ce poète écorché vif, désespéré et romantique que l'on compare pour le climat de sexualité exacerbée à Baudelaire, à Verlaine et à Rimbaud. Cliff revendique son homosexualité et pas mal de ses poèmes sont inspirés de ses aventures charnelles, réelles ou fantasmées.

Sur le plan stylistique le poète est très surprenant en raison du recours fréquent aux enjambements et à des rythmes inattendus. Son vocabulaire est parfois cru et ses images dures. Ironique, cinglant, mordant, incisif, cynique, provocant, pitoyable et émouvant, il exprime une certaine nausée existentielle modern.

L'écriture de William Cliff m'accompagne depuis l'adolescence. Elle a la force du poème. Je veux dire qu'elle réussit, à travers une forme le plus souvent strictement codifiée, à ouvrir au lecteur les portes de l'intime le plus secret. Dans Iphigénie en Belgique, pour moi, l'essentiel n'est pas le récit tragique, mais ces haltes au bord du chemin où la vie intime du poète – son expérience d'humanité – nous devient subitement commune. Certains vers raffinés et désarmants transpirent l'amour de ce petit bout de terre où nous avons nos pieds ; nous rappellent que nous ne sommes pas des abstractions. Quelque chose nous relie. Que nous appartenons.

Frédéric Dussenne

Pour Claude Roy il était le Leopardi du trottoir, un Ecclésiaste mal élevé, plein de mots-crasse. Queneau avait imposé son premier recueil, Homo Sum, que l'on republie. William Cliff, un poète à part.

À ceux qui ne lisent pas la poésie sous prétexte qu'il n'y a rien à comprendre - et c'est un préjugé encore très répandu -, il faut conseiller la lecture de William Cliff. Comme son nom ne l'indique pas, c'est un poète belge né en 1940, qui, rejetant tout masque, fait de sa façon d'être et de vivre la matière du poème. S'avançant sous les traits du Je le plus concret, il dit sa vérité d'homme, sans rien cacher de ses propres limites, de ses perversions ni de ses faiblesses. Adeptes du parler vrai, il revendique un langage simple et direct. Ni symbole ni parabole, ni illumination ni démiurgie, ni formalisme ni pièces d'anthologie, mais l'évocation du plus urgent, du plus réel, du plus brutal : manger, dormir, boire, désirer. Il le dit sans détours et dans ce langage de tous les jours qui est l'apanage de ses "frères humains", ceux que, déjà, Villon et Rutebeuf avaient croisés sur leurs chemins.

Publiés respectivement en 1973 et 1976, *Homo sum* et *Écrasez-le* possèdent d'emblée le ton de tous les recueils qui vont suivre, depuis *Marcher au charbon* jusqu'à *Adieu Patries* en passant par *America*, *En Orient*, *Autobiographie*, *Fête nationale*, et *Journal d'un innocent*.

Une poésie qui racle l'âme, faite d'expériences sensibles, d'épreuves et de circonstances très ponctuelles. La poésie d'un homme qui rythme sa vie en vers à

l'allure souvent désabusée. "L'alexandrin je le pratique comme on gratte/ dans son nez pour s'occuper; le temps est bien froid/ cet hiver, ma barbe est longue, mes cheveux gras;/où irai-je ce soir balancer mes savates/ pour écraser l'angoisse qui s'obstine en moi?"

L'espoir, la détresse; la beauté, la laideur; la rencontre, la solitude, l'ivresse du rien. Un monde où le sourire est rare, où, armé de ses seuls sens, un homme tente plus souvent de survivre que de vivre. Parce qu'il a fait le choix d'une certaine marginalité, parce qu'il préfère le provisoire au définitif, le nomadisme à l'embourgeoisement, le souci de l'autre à la famille. Parce qu'il est homosexuel, l'assume et le revendique. *"Mes frères étaient cancre et moi tout autant :/ l'école chrétienne nous étouffait,/ nous préférions dans le noir nous tirer/ la queue, nous faire traire comme vache ;/ le sexe prend son chemin comme il peut/ entre des temps de messe et de cravache."*

Dans un monde qui se donne à sentir, à goûter, à regarder, à toucher, le corps lui aussi réclame. D'où la course au plaisir, les errances du mouvement désirant -celui qui livre au hasard des corps, mène parfois au *"grenier bien mal garni"* et au matelas crasseux. William Cliff dit les macérations du manque, l'assouvissement plus ou moins brutal ou furtif du désir, toutes les chimères de la chair, le corps rêvé, inaccessible, *"ange incroyablement surgi/ du sol bizarre et lourd de la Belgique"*, ou dieu : *"C'est un garçon en blue-jean qui célèbre la messe (...)/ sait-il/ tous les désirs et tous les désespoirs, les nostalgies/ qu'on accroche sur son corps d'adolescent très pur et chaste?"*

Désirs et désillusions. La poésie cliffienne naît de l'abîme qui se creuse entre l'imagerie de l'amour et la réalité. Aucune vie *"ne veut se confondre à la nôtre :/ c'est en vain qu'on se jette dans le pas des autres"*. À la grâce toujours espérée, au rêve toujours déçu, succède une solitude comme redoublée, que seule l'écriture peut compenser. *"Je désirais certaines choses de tout mon être et jamais je ne rencontrais une moindre parcelle de satisfaction. Alors j'ai écrit ce texte"*.

Rêvant du plus parfait dépouillement (ni nom, ni âge, ni adresse...) *"Tu veux savoir mes coordonnées/ le nombre exact de mes années, (...), il vaudrait mieux/ montrer au fond ce que nous sommes/ la vérité de son poids d'homme//(...) car je veux plonger aux bourrasques/ horribles du partage à deux/ absolument dépouillé d'eux/ nu débarrassé de leurs loques/ de leurs bicoques et leurs défroques/ dont ils se couvrent honteusement/ pour camoufler la crudité de leur néant"*-, William Cliff rend au plus trivial sa force et cette sourde beauté qui passe par l'ironie, la désinvolture et la parodie. *"La séance dura ce que durent les roses :/ l'espace d'un crachat; mais au moins on s'était/ oubliés l'un dans l'autre... et la force des choses/ nous avait ramenés à ce qu'on était."*

Et si le ton est souvent désenchanté, la musique est celle d'une chair vêtue d'âme, une chair qui sait les légendes noires de l'amour, la nudité aromale du désir et le simple bonheur d'être en vie.

William Cliff, Prix Quinquennal de littérature

JACQUES DE DECKER

mardi 02 mars 2010

William Cliff, 69 ans, rejoint Simon Leys, Liliane Wouters, Albert Ayguesparse au panthéon des lettres belges. C'est un poète qui renoue avec la tradition, qui raconte des histoires, qui redonne à la poésie vigueur, rythme, dynamisme et émotion. « Je suis tout à fait honoré, dit-il. Mais j'aurais aimé recevoir les 15.000 euros du prix quand j'en avais diablement plus besoin. »

« *C'est une dure épreuve que d'être couronné.* » William Cliff n'aime guère les manifestations du genre. Il s'est caché derrière ses poèmes.

William Cliff couronné des lauriers littéraires les plus prestigieux que compte la Belgique? D'aucuns s'étonneront qu'aille à ce poète, à ce marginal, à ce baladin du monde occidental (et de l'autre), à ce batteur du pavé des villes, à cet inlassable globe-trotter, le prix de couronnement de carrière par excellence, que seuls quelques pics de nos lettres (Ayguesparse, Bauchau, Wouters, Leys) ont obtenu. Ils auront tort. Le Quinquennal devait revenir à Cliff tôt ou tard, et le jury de cette édition a été des mieux inspirés.

Il y a quarante ans, presque, qu'il a fait son entrée fracassante. C'était chez Gallimard, avec le soutien de deux fameux détecteurs de talent, Claude Roy et Raymond Queneau. Ils ont été d'emblée sensible à la cadence de ce poète français de Wallonie (né à Gembloux en 1940) à la dégaine de rocker, dont il avait le cœur et les cadences.

La grande innovation de William Cliff, c'était de faire la synthèse du « beat » d'un Lou Reed et de l'ample phrasé d'un Baudelaire. Le choc de son premier recueil, *Ecrasez-le*, fut immédiat. Il ne s'était jamais vu qu'un écrivain à la thématique si contemporaine et si insolente se serve de l'appareil prosodique des grands classiques et romantiques pour vider son sac: solitude sans remède, malaise devant la civilisation en déroute, quête d'amour dans la mouvance homosexuelle.

Les livres de Cliff se sont succédé, avec des réussites sidérantes, comme sa biographie de Conrad Detrez ou son Autobiographie, tous deux construites en dizains de vers de dix pieds, sorte de carrés parfaits où sa langue serpente, tantôt hautaine, tantôt banale au risque du prosaïsme, parfois digne de Chateaubriand, parfois empruntée aux rappeurs et aux taggeurs. Cliff a un instrument qui lui appartient en propre, souvent imité, jamais égalé, qui fait de lui un leader parmi les poètes de sa génération, reconnu comme tel dans toute la francophonie et bien au-delà. Pour le Salon du Livre de Paris, qui s'ouvre fin de ce mois, il a été sélectionné parmi les trente écrivains de langue française les plus marquants des trente dernières années.

Depuis quelque temps, il a élargi son registre en écrivant des romans. Très imprégnés de son expérience propre, ils explorent des strates de son enfance et de sa jeunesse. *La Dodge* s'attaque à une figure de père notable dont il a fallu qu'il s'émancipe. *L'adolescent*, également paru chez Anatolia, est un superbe roman de formation où l'on voit un être jeune qui peu à peu se découvre et s'accepte lui-même,

fût-ce dans la douleur irrémédiable. D'autres récits ont suivi, où il réussit à tous les coups la transmutation du banal en lyrique, du sordide en sublime.

Le théâtre l'a d'abord courtisé, comme lorsque Frédéric Dussenne a porté sa poésie à la scène en révélant sa dimension dramatique. Puis il s'y est engagé lui-même, en faisant notamment une version personnelle de Hamlet que l'on a vue au Rideau et qui représentera sous peu la Belgique au festival Shakespeare de Craiova, en Roumanie, et puis en tirant du choc Rimbaud-Verlaine la tragédie Les Damnés, présenté au Poème2. Il viendra y lire lui-même, du 15 au 19 mars, sa magistrale traduction des Sonnets de Shakespeare. Une rencontre au sommet, celle des deux William...